

Philip Roth et les complexes de Tricard Dixon

Renald Bérubé

Volume 16, Number 4 (94), July–August 1974

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31465ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bérubé, R. (1974). Philip Roth et les complexes de Tricard Dixon. *Liberté*, 16(4), 138–149.

Philip Roth et les complexes de Tricard Dixon

— Votre conscience, monsieur le Président, constitue pour tous un sujet d'émerveillement (1).

1. Où l'on fait connaissance avec les deux héros ; plus précisément, où l'on fait connaissance avec un romancier-pamphlétaire et avec la principale tête de Turc de l'un de ses derniers livres.

a) D'abord, le souffre-douleur (« fripouille », « salaud ») en question : le héros (c'est-à-dire : le personnage principal ; mais il faut noter que sous le titre original du livre, *Our Gang*, est inscrit le sous-titre *Starring Tricky and His Friends* — depuis longtemps Hollywood et Washington nous ont appris que tous ceux qui *starrent* ne sont pas nécessairement des héros, ni même des personnages au-dessus de tout soupçon) le hé-

1. Philip Roth, *Tricard Dixon et ses copains*, Paris, Gallimard, "Du monde entier", 1972, p. 11. Nous utiliserons aussi l'édition américaine suivante : Philip Roth, *Our Gang (Starring Tricky and His Friends)*, New York, A Bantam Book, June 1973. Cette dernière édition, baptisée ironiquement "Watergate Edition", reproduit en postface le texte d'une interview accordée par Roth au *Atlantic Monthly* au moment de la parution de *Our Gang* en octobre 1971.

"C'est une fripouille", avait dit de lui Nebru. "Un pur salaud", selon l'opinion de Truman. "Il n'a que des moyens, pas de fins", écrit l'historien Arthur Schlesinger. Walter Lippman : "Il n'a pas l'aisance, l'assurance intérieure d'un chef". John Kennedy opina : "Il manque totalement de goût", et le général Eisenhower confia à un ami : "Nixon n'a pas l'étoffe d'un Président" (2).

2. Louis Wizenitzer, *L'Amérique en crise*, Montréal, Editions la Presse, 1972, p. 295. Ce livre présente d'excellentes analyses de l'Amérique des années 1960.

ros, donc, de *Tricard Dixon et ses copains*, roman-pamphlet de Philip Roth, c'est, bien sûr, Tricard Dixon ; et Tricard Dixon c'est, bien sûr, Richard Nixon surnommé, depuis toujours et de façon ambiguë, Tricky Dick (admiration, « émerveillement » devant la ruse, mais admiration qui n'ose s'avouer car elle sait trop de quoi, ici, la ruse est faite ?) par ses compatriotes américains. Nixon-Tricard n'a pas besoin de présentation : Watergate a suffisamment montré ce que camouflait l'image préfabriquée vendue à l'électorat américain en 1968 et 1972 — le « nouveau » Nixon de 1968 était bien le même qu'avait battu Kennedy en 1960, mais il se donnait de nouveaux airs affables tout en laissant parler le « vieux » par Agnew interposé. Or Agnew est un escroc, maintenant destitué de la vice-présidence.

b) D'origine juive, Philip Roth est né à Newark (New Jersey) le 19 mars 1933. De formation universitaire, lui-même professeur puis « écrivain en résidence » dans différentes universités américaines, Roth est le type même de l'homme de lettres et du critique littéraire cultivé, articulé, brillant :

Dans un retentissant article publié en 1961, le jeune romancier Philip Roth écrivait que les Etats-Unis étaient une nation folle, un pays démentiel, qu'un homme en pleine possession de sa raison ne pouvait habiter. D'après lui, il va de soi qu'un romancier ne peut jamais arriver à saisir la réalité ostensiblement irrationnelle d'un tel pays⁽³⁾.

Ce qui explique peut-être l'abondance de l'oeuvre de Roth : *Goodbye, Columbus* (1959), *Letting Go* (1962), *When She Was Good* (1967), *Portnoy's Complaint* (1969), *Our Gang* (1971), *The Breast* (1972), *The Great American Novel* (1973), et *My Life as a Man* (1974)⁽⁴⁾, cela fait huit livres en quinze ans — la moyenne au bâton de Roth, pour utiliser le voca-

3. Naïm Kattan, *Ecrivains des Amériques* (Tome I, les Etats-Unis), Montréal, Hurtubise/HMH, 1972, p. 57.

4. Les traductions suivantes sont parues dans la collection "Du monde entier" chez Gallimard : *Goodbye, Columbus*, *Laisser courir*, *Quand elle était gentille*, *Portnoy et son complexe*, et *Tricard Dixon et ses copains*. *Goodbye, Columbus* de même que *Portnoy et son complexe* ont aussi été tournés en films.

bulaire d'un sport si présent dans son oeuvre, s'avère excellente même d'après les critères de, disons Norman Mailer. Mais il ne s'agit pas ici que de quantité; il s'agit aussi et surtout de diversité. Et dans le style et dans les sujets traités. De *Columbus à Portnoy's* (qui demeure son roman le plus célèbre) et de *Our Gang* à *The Great American Novel* nous passons d'un recueil de nouvelles somme toute assez classiques à un roman qui est une satire féroce des habitudes des Juifs américains, puis d'une parodie du président américain à une parodie (entre autres) de cette institution nationale qu'est le baseball aux Etats-Unis. Variété de techniques et de sujets donc: Roth manie toujours l'écriture (et l'actualité) de brillante façon, comme s'il s'agissait d'un jeu. Mais l'ironie est toujours là, cinglante et cruelle à force de viser juste, qui nous dit que le jeu n'est pas sans dangers et que les rires qu'il provoque ne sont que l'envers de profonds désenchantements.

Après 15 ans d'écriture et à l'âge de 41 ans, disait récemment un critique américain, Philip Roth semble toujours le plus prometteur des jeunes romanciers de son pays⁽⁵⁾. Mais il est aussi devenu une vedette, pour employer l'expression de Herbert Gold à l'endroit de Mailer⁽⁶⁾. Une vedette dont l'oeuvre, impatiente et éclatée, renvoie une image fidèle de cette réalité américaine qu'il avait si bien perçue dès 1961.

2. Où il est question, après une courte mise au point d'ordre chronologique, de donner au lecteur un aperçu du déroulement et du contenu de **TRICARD DIXON ET SES COPAINS**.

a) Depuis l'éclatement du scandale de Watergate, il n'est pas difficile de caricaturer Richard Nixon et ses agissements: il suffit de lire les *White House Transcripts* et de les mettre en images. Mais en 1971, date de parution de *Our Gang*, tout semblait aller pour le mieux dans le meilleur des mondes américains: les étudiants s'étaient tus (4 étudiants

5. Melvin Maddocks, "Make It New", *Time (Canada)*, 10 juin 1974, p. 76.

6. *Liberté*, no 90, novembre-décembre 1973, p. 68.

tués par la Garde nationale sur le campus de l'Université Kent en mai 1970) de même que les Noirs (combien de morts?). Bien appuyé par John Mitchell à la Justice et par les discours vindicatifs de Spiro Agnew, Nixon donnait suite à sa promesse électorale de 1968 : faire régner la loi et l'ordre... Reconnaissant, le peuple s'apprêtait à lui donner, en 1972, la plus forte majorité jamais recueillie par un président américain. En 1971, au moment où Roth publie son livre, tout semblait bien camouflé et les caricaturistes ne représentaient pas encore l'intérieur de la tête de Nixon comme une empilade de bandes enregistrées.

b) Tout au début de son livre, après avoir placé en exergue des textes de Jonathan Swift et de George Orwell, Roth nous présente quelques phrases d'un discours prononcé par Nixon à San Clemente le 3 avril 1971 : Nixon s'y déclare contre l'avortement et pour les droits de l'embryon, droits « reconnus aussi par les principes que proclament les Nations Unies » (p. 10). Tel est le prétexte dont va se servir Roth pour ridiculiser et fustiger son Tricard Dixon ; divisé en six parties d'inégales longueurs, le roman se déroule ainsi :

Chapitre I : Tricard rassure un citoyen inquiet (p. 11-18).

Répondant à un citoyen qui vient de le féliciter pour sa déclaration du 3 avril, Tricard lui affirme qu'il ne voit aucune contradiction entre cette dernière et le massacre de « vingt-deux civils vietnamiens à My Lai » (p. 12). Bon avocat et de foi quaker, Tricard réussit à faire comprendre au citoyen que seuls les Vietnamiens morts sont responsables de ce massacre.

Chapitre II : Tricard donne une conférence de presse (p. 19-31).

Répondant cette fois aux questions des journalistes (MM. Lèche-Cul, Le Crâneur, La Courbette, Finaud, Grosse-Tête, etc.), Tricard explique que son « projet de proposer un amendement constitutionnel qui étendrait le droit de vote aux embryons pour les élections de 72 » (p. 23) n'est pas une manoeuvre électorale, et que les foetus qui *bougent* dans le sein maternel, contrairement à ceux qui *s'agitent*, ne sont pas des contestataires en puissance. A retenir, parmi les réponses de Tricard, les deux suivantes :

Comprenez que le vice-président n'a pas dit, malgré ce que vous avez pu entendre à la télévision . . . (p. 21).

Si jamais besoin fut de prouver qu'il n'est pas nécessaire de venir s'installer sur les pelouses de la Maison-Blanche pour distraire l'attention du président d'une partie de football, j'estime que la meilleure démonstration en est donnée par ces petits organismes. [. . .] j'ai réellement été impressionné par leur dignité et par leur politesse silencieuses (p. 28).

Chapitre III : Tricard a une nouvelle crise, ou la réunion des grosses têtes (p. 32-86).

Crise grave pour la carrière de Tricard : suite à sa déclaration de San Dementia (San Clemente), le président est aux prises avec une manifestation des boy-scouts dont les pancartes proclament : « RETOURNE EN CALIFORNIE, DEGOUTANT JOUISSEUR ! LE POUVOIR AU PENIS ! JAMAIS » (p. 39) ! Pourtant, Tricard, ainsi qu'il l'affirme lui-même, s'est toujours efforcé de se « dissocier de tout ce qui pourrait ressembler même de loin à un corps humain » (p. 38).

Aux grands maux les grands remèdes : réfugié dans le vestiaire antiatomique de la Baison-Blanche, Tricard revêt son uniforme de footballeur ; comme toujours, cela suffit à « restaurer sa foi dans la ligne de conduite qu'il avait adoptée au nom de deux cents millions d'Américains » (p. 32). Il commande un caucus de ses différents entraîneurs (juridique, militaire, intellectuel, spirituel, etc. ; il n'est pas difficile de reconnaître des répliques à la Mitchell, à la Kissinger et à la Billy Graham . . .) : il s'agit de trouver un coupable, c'est-à-dire un responsable de la manifestation. Cinq noms sont avancés : « 1. Hanoi ; 2. les Berrigan ; 3. les Panthères noires ; 4. Jane Fonda ; 5. Curt Flood » (p. 61). Chacun donne son opinion ; le président (qui se révèle pourtant chancelant, hésitant, ignorant même) décidera.

Chapitre IV : Tricard s'adresse à la nation (célèbre discours sur le thème : « Il y a quelque chose de pourri au royaume de Danemark ») (p. 87-127).

Comme le précédent, ce chapitre constitue un véritable tour de force ; la verve et l'ironie de Roth, sa capacité à relier

entre elles des choses apparemment disparates, s'y déploient avec un plaisir évident que traduisent bien les réussites de l'écriture.

Tricard a trouvé : le coupable, c'est Curt Flood. Car enfin, qu'attendre d'un joueur de baseball noir qui, échangé par les Cardinals de Saint Louis aux Sénateurs de Washington, a décidé d'intenter un procès contre le baseball majeur et sa clause de réserve ? Quand on connaît l'influence que les étoiles du baseball exercent sur la jeunesse américaine, quand on sait que Flood a fui les Etats-Unis « une semaine avant le soulèvement des boy-scouts » (p. 62) et qu'il s'est réfugié au Danemark, pays de la pornographie, les choses deviennent claires ; pour protéger la patrie du seigneur Hamlet, qui appartient au patrimoine anglo-américain par l'oeuvre de Shakespeare, et devant le fait que le gouvernement pro-pornographique du Danemark ne veut pas « négocier avec nous en toute bonne foi en nous concédant ce que nous désirons » (p. 94), Tricard ordonne l'« invasion » (p. 94) du Danemark dans le but de rapatrier Flood et d'instaurer à Copenhague le gouvernement de la R.A.D. (Résistance Anti-pornographique Danoise).

Jusqu'ici, la vaste opération militaire qui réjouit tant Tricard n'a mené qu'à la capture d'un chien noir ; qu'à cela ne tienne : elle a permis à Tricard, au cours de son allocution télédiffusée, de répéter son discours des Checkers de 1952 (p. 40 et 98-100) et d'utiliser, tel un professeur, une baguette pour situer des lieux sur une carte géographique (p. 42 et 88). Surtout, elle lui a permis de se comporter un peu comme John F. Charisma lors de la crise née de la présence des missiles nucléaires soviétiques à Cuba en 1962 (p. 89).

Chapitre V : L'assassinat de Tricard (p. 128-177).

Entré à l'hôpital pour une opération mineure, Tricard est trouvé mort, « nu et replié dans la position foetale, à l'intérieur d'un grand sac transparent rempli d'un liquide clair qu'on croit être de l'eau et noué à son ouverture » (p. 145). Pendant que la Maison-Blanche essaie de mentir le plus longtemps possible aux journalistes, pendant que le vice-président multiplie les discours incompréhensibles, le F.B.I. fait ample

provision de mobiles du crime et de suspects afin de n'être pas pris de court comme lors de la tragédie de Dallas en 1963. Même si tous les citoyens américains, spontanément, se déclarent coupables du meurtre, les journalistes répètent les boniments sentimentaux d'usage et le pasteur Billy Cupcake, dans le meilleur style grahamien, prononce un éloge funèbre de circonstances (devant le sac qui contient les restes du président).

Chapitre VI : Une nouvelle carrière, ou Tricard aux enfers (p. 178-192).

Du fond des enfers, Tricard entreprend une remontée politique en se présentant contre Satan à la gouverne du Royaume des Ténèbres. Long discours de Tricard, grâce auquel Roth dit clairement ce que les discours « terrestres » de son héros camouflaient : « Je suis né opportuniste, en Californie... » (p. 182).

Et le tout se termine par un extrait de l'Apocalypse (p. 193)...

c) Tout au long de l'oeuvre, alors qu'il s'adresse à un citoyen, à la presse ou à la nation, Tricard ne cesse de répéter qu'il aimerait mieux être le président d'un seul mandat plutôt que de céder du terrain sur un certain nombre de principes. C'est quand il s'entretient avec ses collaborateurs que la vérité éclate : Tricard ne pense qu'à sa réélection et tous les moyens lui sont bons pour obtenir un deuxième mandat : « Oh, bien sûr, j'accepterais si vous estimiez que cela marcherait » (p. 44), répond Tricard à son entraîneur politique qui vient de lui suggérer de se faire passer pour une pédale.

Dès lors, le langage de Tricard devient son arme la plus importante et l'une des données fondamentales de l'oeuvre : il s'agit avant tout de fausser la réalité, de l'infléchir dans le sens de ses intérêts, tout en donnant l'impression de l'honnêteté, tout en donnant l'impression que ce sont *les autres* qui mentent. La tactique de Tricard ? Porter les coups les plus bas possibles, viser en bas de la ceinture et faire appel aux sentiments les plus primaires de ses concitoyens. « Je n'ai jamais perdu foi dans la merveilleuse indifférence du peuple américain » (p. 54) ; « Je crois même que le peuple américain

peut être amené à croire n'importe quoi » (p. 74) : telle est l'attitude de base de Tricard. « La véritable question est la suivante : qui osera s'adresser aux hommes et aux femmes en les considérant comme des hommes et des femmes et non comme des enfants ? »⁽⁷⁾, a déjà écrit Roth. Infantile, insécure, ignorant même, mais autoritaire, Tricard veut toujours donner l'image du bon papa qui s'adresse à ses enfants. Si sa parole donne l'illusion de la moralité, elle n'en est pas moins à la mesure de ses gestes : immorale puisque mensongère et hypocrite. La parole de Tricard, c'est le règne de l'insinuation et de la confusion (« ... j'ordonnerais l'entrée immédiate de cent mille soldats américains en armes sur le territoire danois. Permettez-moi de préciser rapidement un point : cela non plus ne constituera pas une invasion. » P. 94.).

Père faible et autoritaire, Tricard ne saurait laisser la parole aux enfants. La presse et les journalistes deviennent donc les ennemis premiers, ceux qu'il faut museler. Et pourtant, cette presse se montre dérisoirement peureuse et ne fait que communiquer, d'abord et avant tout, les déclarations officielles. Ce n'est pas sans raisons que Roth met les paroles suivantes dans la bouche d'un journaliste de la télévision : « Bla-bla-bla-bla avec dignité. Bla-bla-bla de la mission de l'Amérique bla-bla-bla-bla » (p. 170). C'était, il faut le dire, avant que Daniel Ellsberg et le *Washington Post* ne secouent la presse américaine.

L'importance du baseball est considérable dans ce livre⁽⁸⁾ : Roth montre admirablement bien comment le sport organisé, malgré ses dénégations, est au service de l'idéologie dominante et comment les athlètes sont obligés de se conformer, en public, à l'image qu'ils *doivent* véhiculer auprès de la jeunesse⁽⁹⁾. Si Tricard ne sait pas où sont situées les îles Quemoy et Matsu (p. 72-73), il connaît parfaitement bien toutes

7. Cité par Pierre Dommergues, *les USA à la recherche de leur identité*, Paris, Grasset, 1967, p. 51.

8. Elle l'est encore bien davantage dans *The Great American Novel*.

9. Dans l'affaire Curt Flood, Tricard se range du côté du commissaire du baseball (p. 98) : les dominants ont des intérêts communs. Pour voir l'autre côté de la médaille, il faut lire le livre de Flood, *The Way It Is*, Trident Press, 1971.

les statistiques relatives aux carrières de Curt Flood et Ted Williams (p. 62-65) : cela nous en dit long sur le rôle qu'il assigne au baseball.

Dernier détail : s'il souffre de nombreux complexes, Tricard souffre aussi d'une véritable obsession — l'obsession Charisma (Kennedy). Quand il parle de la famille Charisma, Tricard se sent inférieur. Il voudra donc ressembler à John F., à Robert ou à Teddy tout en s'efforçant de détruire l'emprise de leur image ; vis-à-vis des Charisma, Tricard se trouve dans la même situation qu'Oedipe vis-à-vis des dieux — un usurpateur du pouvoir.

3. Où il est question de traduction.

Par bien des côtés, Philip Roth ne donne aucune chance à son lecteur (ou à son traducteur) : son livre fourmille de détails choisis qui n'ont de sens (et qui ne sont drôles) que si l'on sait précisément à quel personnage ou à quel événement de la vie américaine (des vingt dernières années environ) ils renvoient. Je l'ai dit : Roth est articulé et renseigné — au lecteur (et au traducteur) de le suivre.

Si le titre choisi par le traducteur (Jean-René Major, Québécois d'origine mais vivant en Europe depuis une dizaine d'années), *Tricard Dixon et ses copains*, rend assez bien le titre et le sous-titre de la version américaine, il n'en reste pas moins que bien des adaptations/traductions malheureuses nuisent à la version française de l'oeuvre de Roth. Ainsi, Alger Hiss devient Gros-Bonnet (p. 39 et 45) et Abe Fortas devient Corpus Habeas (p. 66) : or Hiss et Fortas ne sont pas que des personnages de roman, ce sont d'abord des personnages réels ! Le premier fut l'une des plus célèbres victimes de la chasse aux sorcières communistes de Joseph McCarthy (pour qui Nixon travailla) ; l'autre, un ami personnel de Lyndon Johnson que ce dernier voulut nommer à la Cour suprême des Etats-Unis — mais l'on découvrit qu'il avait été mêlé à des transactions financières frauduleuses... Que John F. Charisma devienne John F. Nécoiffé, passe encore même si cette traduction ne paraît pas très heureuse ; mais comment expliquer la transformation de noms de personnages qui évoquent des

situations historiques (méconnaissance de l'histoire politique américaine ?) et nous révèlent certains aspects du caractère de Tricard ? Et que l'expression « They'll impeach me ! » devienne simplement « On me tiendra responsable » (p. 54), cela devrait encourager Nixon à apprendre le français pour éviter la destitution !

Revenons au baseball. On connaît le sort que les traductions françaises font aux passages d'oeuvres américaines où il est question soit de football, soit de baseball : les Français ne connaissent rien à ces deux sports américains et leurs efforts de traduction sont généralement catastrophiques (ridicules). Deux « notes du traducteur », dans *Tricard Dixon*, doivent retenir notre attention :

Toutes ces références se rapportent aux règles du jeu de base-ball américain, dont il n'existe pas d'équivalent français (bas de la page 63).

[...] Pour la traduction des termes techniques se rapportant au base-ball, nous avons pris le parti d'adopter le vocabulaire en usage au Canada français, où ce jeu est aussi populaire qu'aux Etats-Unis (bas de la page 64).

Ce qui oblige le lecteur québécois, en un premier temps, à se demander (une fois de plus) si sa langue est bien le français ; et à se dire, en un deuxième temps, que le traducteur qui parle de « circuits complets » et de « coups au but » (p. 64) n'adopte pas, quoi qu'il en dise, la version québécoise des termes du baseball.

Il y a cependant des adaptations heureuses : en particulier, celle qui, dans le chapitre V, traduit l'imbroglio né de la confusion entre les mots « lip » et « hip » par les mots « lèvres » et « plèvre ». De même, celle qui rend Joseph McCatastrophy par Joseph MacEcarté.

4. Où l'auteur de ce texte, après avoir bien ri (à la lecture de l'oeuvre de Roth), se livre à des considérations d'ordre littéraire, social et (même) psychanalytique (se prendrait-il pour l'entraîneur intellectuel de Tricard ?).

Dans l'interview qu'il accordait à la revue *Atlantic Monthly*⁽¹⁰⁾, Roth, après avoir parlé du caractère éphémère de toute satire politique, affirmait avoir écrit un livre « de mauvais goût ». Mais, ajoutait-il aussitôt, Rabelais et Swift, en leur temps, ont aussi écrit des livres de mauvais goût ; ce n'est que plus tard qu'on a parlé de l'humour rabelaisien ou de l'humour swiftien. En 1971, beaucoup de commentateurs jugèrent en effet que l'oeuvre de Roth était de fort mauvais goût ; aujourd'hui, trois ans plus tard seulement, il faut plutôt parler de son caractère prophétique : la publication des *White House Transcripts* a corroboré la plupart des points de vue de Roth sur Nixon — à savoir, en particulier, que ce dernier est toujours obsédé par les Kennedy, et qu'il est un être hésitant, facilement manipulé par les Haldeman, Ehrlichman, Mitchell, etc. Il y a plus encore : certains psychanalystes, tentant d'expliquer le langage ordurier si souvent employé par Nixon, y ont décelé un sentiment de rejet — Nixon parle ainsi afin de se sentir « one of the boys », afin de se sentir comme les autres⁽¹¹⁾. Roth a si bien parodié Nixon qu'il est impossible, après avoir lu *Our Gang*, de ne pas penser à cette oeuvre en écoutant Nixon ; Roth, entre autres, a fort bien réussi à rendre ridicule l'expression favorite de Nixon, « I want to make it perfectly clear . . . »

Mais Roth ne parle pas que de Rabelais et Swift dans cette interview ; il parle de *1984* de George Orwell : Nixon n'est pas loin de se comporter comme Big Brother. Ce qui nous amène à poser la question suivante : comment expliquer le fait que les Américains, après avoir rejeté Nixon en 1960 et même en 1962 (en Californie), l'aient élu à la tête du pays en 1968 ? On dira qu'ils ne pouvaient choisir qu'entre lui et Humphrey et que ce dernier devait porter le fardeau des erreurs de l'administration Johnson ; on dira aussi que les Américains avaient soif de loi et d'ordre. Bien sûr, ce sont là des éléments dont il faut tenir compte ; mais les travaux de

10. Voir note 1.

11. Roth fait dire à Tricard : "Et permettez-moi de préciser clairement une chose : personne ne referra jamais cela. On m'a déjà suffisamment fichu à la porte dans mon existence !" (p. 59).

Laforgue et de Mendel⁽¹²⁾ nous ont appris que des raisons profondes, même si elles demeurent souvent cachées et confuses, président à l'élection d'un chef par le peuple. Avançons donc l'hypothèse suivante : bouleversé par l'agitation des années 1960, humilié par la dégradation de l'image de son pays, le peuple américain se cherchait un bouc-émissaire. Entre Nixon et le peuple américain, la cote d'amour n'a jamais été bien élevée malgré les succès politiques de l'avocat californien ; élisant Nixon en 1968, le peuple américain a élu un homme sur lequel il pourait reporter toutes les fautes et les erreurs de la nation — et c'est précisément ce qu'a permis Watergate (car il faut bien dire que d'autres présidents se sont comportés comme Nixon ; mais ils n'ont jamais été épris)...

(Me revient en mémoire un épisode de la série américaine *Cher oncle Bill* présenté à CBFT à la fin de décembre 1973 : l'oncle Bill montrait à Fanfan et Jackie jusqu'à quel point il est immoral et dangereux d'espionner la vie privée des gens à l'aide d'un magnétophone miniature qui enregistre leurs conversations à leur insu...)

RENALD BÉRUBÉ

12. René Laforgue, *Psychopathologie de l'échec*, Paris, Petite bibliothèque Payot, no 130, 1969 ; Gérard Mendel, *la Révolte contre le père*, Paris, Petite bibliothèque Payot, no 197, 1972.